

Plus de deux-cents sanctuaires antiques sont attestés en Arabie du Sud par les inscriptions, beaucoup ont pu être identifiés et réellement considérés comme des lieux de culte antiques. Certains ne sont même pas localisés. La plupart sont archéologiquement repérés (140) et près d'une centaine (85) ont pu être étudiés. On rencontre ces derniers aussi bien au cœur des territoires des royaumes de Saba', de Ma'în, de Hadramawt, d'Awsân et de Qatabân qu'au centre des hauts plateaux himyarites ou dans la plaine côtière de la Tihâma. Leur présence est également attestée en Ethiopie (Aksum), en Arabie Saoudite (Najrân et Qaryat al-Fâw) et au Sultanat d'Oman (Khôr-Rôrî-*Sumhuram*).

Le corpus est désormais suffisant pour tenter de procéder à des comparaisons et proposer des classifications sur la base de l'étude architecturale et constructive des vestiges archéologiques découverts ces dernières décennies.

Cette recherche propose une étude des sanctuaires et de leur évolution depuis le début du premier millénaire avant notre ère jusqu'à l'époque où le passage du polythéisme au monothéisme est attesté par l'histoire et par l'épigraphie, même s'il est difficile de comprendre, à travers l'architecture de ces édifices, les transformations éventuelles des rites et des cultes. D'autre part, il existe, aujourd'hui encore, en Hadramawt, plusieurs sanctuaires islamiques qui conservent de nombreuses caractéristiques empruntées au vocabulaire architectural des temples antiques. C'est le cas du sanctuaire de Qabr Hûd sur les rives du wadî Massilah.

Notre connaissance du paganisme de l'Arabie du Sud ne provient que des inscriptions monumentales et de faits archéologiques à l'exclusion de textes mythologiques ou d'autres archives. Néanmoins, grâce à l'appartenance de ces royaumes à une société sédentaire avancée et au grand nombre de témoignages inscrits, cette connaissance lacunaire peut contribuer à l'étude des religions sémitiques qui incluent les institutions empruntées par l'Islam à ce polythéisme arabe.

La relation au divin était profondément enracinée dans la vie publique et la vie privée. Le concept de l'Etat s'exprimait dans le trinôme "dieu national, souverain, et peuple" (Ryckmans, 1987). Le souverain de la période archaïque se nommait lui-même le "premier-né" du dieu national, et la nation était issue de ce dieu. Bien des anciens noms de personnes expriment une relation entre son porteur et le dieu, et de nombreuses activités commémorées

par une inscription : offrande, construction d'une maison ou d'une tombe, dédicace, etc...étaient placées sous la protection d'une ou plusieurs divinités.

Au divin était relié l'espace du sacré (*mhrm* , *hrm* en arabe), celui de la divinité, inviolable et parfois sujet à restriction, ainsi que le domaine magique du sang, principe de la vie, comme celui de la sexualité. Autour du saint-des-saints divin était ce périmètre sacré (*mahram*), accessible uniquement, semble-t-il, à ceux qui s'étaient soumis aux rituels de purification. Un espace était réservé aux jeux et le troupeau du dieu pouvait aussi pénétrer dans cet enclos sacré ; chaque animal qui y pénétrait devenait la propriété du dieu. Certaines expiations pouvaient être faites en dehors des règles de ce rituel de purification, de même toute relation sexuelle devait être précédée d'ablutions et les femmes enceintes ou en période de menstruations ne pouvaient participer à un acte religieux ni même pénétrer dans le sanctuaire, de la même façon que tous les fidèles qui avaient leurs vêtements souillés par le sperme ou le sang. Des confessions publiques mentionnent des offenses commises aussi par méconnaissance.

Sans nul doute, les rites, bien plus que les croyances constituaient l'armature de cette religion polythéiste marquée par une certaine tolérance et par de nombreux cultes envers de nombreuses divinités disposées selon une hiérarchie complexe.



Le temple Awwâm à Mârib (AFSM)

## 1- Problématique

Il semble assuré, aujourd'hui, que les religions d'Arabie du Sud avec leurs rituels, leurs divinités et leurs sacerdoce ne se transformèrent que peu durant l'Antiquité, pendant un millénaire. Elles témoignent, à travers le polythéisme ambiant, sans nul doute d'une grande ouverture. Cette stabilité, peut-être conformiste, disparaît aux alentours du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère avec l'apparition de souverains qui se réclament de différents monothéismes. Parfois avec brutalité, parfois de manière plus souterraine, l'espace religieux se transforme et, en trois siècles, s'élaborent de nouveaux comportements qui vont aboutir à l'avènement de l'Islam. Auparavant, il a fallu plusieurs décennies pour que le judaïsme et le christianisme s'implantent avec l'arrivée de représentants et de disciples de ces religions monothéistes venues du Nord de la péninsule. L'importance des relations commerciales et des influences politiques sont également à mettre sur le devant de la scène ; soixante-dix ans avant l'Islam, l'Arabie est dominée par un roi chrétien (Robin & Tayran 2012). Ce courant garde cependant des caractéristiques locales avec l'apparition d'un monothéisme « royal » tourné vers *Rahmânân*, qui se double de *Ilahân*, « Maître du Ciel » ou « Seigneur du Ciel et de la Terre ».

C'est au moment de l'émergence et de la construction du royaume d'Himyar, en 110 av. notre ère, date communément admise aujourd'hui, avec l'apparition de nouvelles données autant commerciales que climatiques, que la construction d'une nouvelle vision du monde se met en place ; elle aboutira quelques siècles plus tard à l'Islam.

### Limites de cette étude

Nous limiterons notre étude aux édifices religieux, ou estimés comme tels, situés dans le Sud de la Péninsule arabique : Yémen actuel et Sultanat d'Oman. Les sanctuaires apparentés que l'on retrouve en Ethiopie ou dans le sud de l'Arabie Saoudite seront également traités. Notre classification sera donc géographique, arbitrairement, en référence aux territoires de Saba', du Jawf, des Hautes Terres, de l'Hadramawt, de Qatabân comme de la Tihâma, du Sud de l'Arabie Saoudite, du Dhôfar omanais ou de l'Ethiopie. La documentation que nous possédons est d'inégale valeur et en quantités variables ; ainsi certains territoires, le royaume de Hadramawt par exemple, sont fortement représentés alors que les Hauts Plateaux et le royaume de Saba' le sont beaucoup moins. La raison est essentiellement due à la

présence des missions archéologiques sans mésestimer pour autant la destruction massive des lieux de culte antique pour des raisons de réemplois.

Il s'agit de présenter et de définir, dans cette étude, les critères qui permettent une tentative de classement des sanctuaires et temples de l'Arabie du Sud antique au sein d'un corpus de plus de deux cent-vingt édifices attestés par les inscriptions dont seulement plus d'une centaine sont connus approximativement et parfois répertoriés plus précisément, alors que seulement quatre-vingt-cinq ont été partiellement ou totalement publiés.

---

A long terme :

- l'objectif de notre démarche est de tenter de définir le rôle et la destination de ces édifices et les relations entre les dédicaces et leur architecture,

- la question de leur transformation au fil des changements de cultes doit également être posée,

- il est nécessaire d'évaluer l'impact de l'arrivée du monothéisme dans ce monde largement polythéiste ?

Cet ouvrage fait donc référence à de nombreuses publications auxquelles il est nécessaire de se rapporter. Dès le début des années 1980, Jürgen Schmidt (un architecte), avec son épouse Barbara Finster, posait les jalons pour une étude des temples et sanctuaires de la région de Mârib. Une synthèse préliminaire, fondamentale, a été réalisée en 1988 par Michael Jung ; elle a été suivie en 1997 par Christian Robin et Ueli Brunner, avec la réalisation d'une « Carte du Yémen Antique » (Robin & Brunner 1997) mentionnant toutes les connaissances relatives à l'occupation du territoire et à la nature des monuments qui y furent implantés. L'intérêt de cette carte synthétique réside non seulement dans la compilation exhaustive des connaissances acquises (en 1997), mais également dans l'essai de rattachement des lieux et des toponymes antiques aux appellations médiévales et modernes. Cependant, malgré ces approches de synthèse, doublées ensuite par les travaux de Alexander V. Sedov (Sedov 2005) et de Christian Darles (Darles 1997a, 1997b, 2001) et par de nombreux articles représentatifs des recherches menées sur le terrain (Schmidt 1982a, 1982b, 1982c, 1997), force est

d'admettre que les sanctuaires ont trop souvent été étudiés en tant qu'édifices isolés et souvent mal positionnés dans leur contexte environnemental (Breton & Darles 1998, Breton & al. 1997, Robin & de Maigret 1998). Or, le temple - ou le sanctuaire - fait partie d'un ensemble complexe qui associe des lieux de culte à des équipements variés comme des salles de banquets, des hébergements ou d'autres services mal connus comme par exemple les stockages, les réserves etc. Le temple est aussi, dans beaucoup de cas, un simple « élément » dans un réseau plus hiérarchisé et un maillage beaucoup plus important, regardons dans ce sens vers Raybûn [N5] (Sedov 2000, 2005) ou, un peu plus à l'Est ; Makaynûn (Benoist et al. 2009) à l'Est de Tarim, mais aussi vers Mârib [G6] ou des voies sacrées unissaient différents sanctuaires, comme de nos jours à la Mecque. De telles voies semblent attestées ailleurs comme celle de près de six kilomètres de long, au Jabal al-Lawdh, par exemple.